

## Y-A-T-IL UN *EVEIL* ALSACIEN DE JEAN SCHLUMBERGER ?

A la question contenue dans le titre, la réponse sera non. Jean Schlumberger ne s'est pas éveillé en Alsace. Il n'a ressenti aucune vocation alsacienne particulière, qui eût été à dimension régionale.

Si c'est cela qu'on cherche, on fera chou blanc et la communication serait vite terminée ! Ces mots « éveil alsacien » ne veulent pas dire grand-chose au fond. A les entendre, l'auteur aurait sûrement froncé les sourcils.

### *ANNEES D'EVEILS OU D'APPRENTISSAGE.*

En revanche, l'idée d'éveils, au pluriel, et sans le déterminant « alsacien », paraît fondamentale, elle sous-tend toute emprises autobiographique <sup>1</sup>. C'était sa manière, décente, d'examiner sa vie. Un honnête homme ne va pas la raconter en long et en large, comme Rousseau, pourtant un protestant également, prétendre se montrer à ses semblables « dans toute la vérité de la nature » ; il, ne va pas non plus, comme Sartre dans *Les Mots*, régler ses comptes ; il va s'appliquer plutôt à dire ce qui au cours de son existence, au hasard de sa famille et de ses rencontres, a contribué à le former. Ce qui l'a ainsi « éveillé » à lui-même ou, autre métaphore qu'il emploie, ce qui a fait lever en lui « la volée de graines <sup>2</sup> ». Le concept d'éveil a un sens pédagogique apparent. On a introduit à l'école des « disciplines d'éveils » . « L'essentiel dans l'éducation, ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est l'éveil », disait Renan. De même dans la vie. Il y a là, sous-jacent, tout l'humanisme de la personne. Humanisme goethéen, qu'admirait Schlumberger et dont il s'appliquait les principes.

On est renvoyé, bien sûr, au roman de Goethe, *Wilhelm Meisters Lehrjahre. Bildungsjahre*. Années d'apprentissage ou de formation. Jean Schlumberger avait hésité sur le titre à donner à ses « Souvenirs ». Avec son ami Roger Martin du Gard, il en avait tâté plusieurs : « De l'aube au milieu du jour », « Sources et « Apprentissages » <sup>3</sup>, justement. Celui d'*Éveils*, qui a été finalement trouvé, est le meilleur, le plus juste. Il marque l'originalité de l'ouvrage dans le vaste genre de l'autobiographie, il lui donne une unité philosophique, une morale. Et de là même ressort sa valeur littéraire. Comme quoi, et contrairement à ce que pensait son ami Gide, on peut écrire une très bonne autobiographie avec de bons sentiments.

Éveils divers, Éclosions successives, au gré des rencontres et des voyages. « Guère de voyage, par exemple, auquel je ne puisse faire remonter quelque ensemencement inaperçu, destiné plus tard à lever <sup>4</sup>. » Éveil à l'Italie, d'abord en compagnie des parents, plus tard en jeune marié. C'était tout de suite autre chose que la morne Alsace et même que la douce Normandie ! Périples en Suisse. Séjour en Angleterre, Oxford, après la licence. Croisière en Grèce. « Je vis beaucoup de choses, j'appris beaucoup ; mais tout cela, jugea-t-il, « tenait déjà de la mise en ordre »<sup>5</sup>. Comme d'un programme d'éducation. Éducation européenne d'un jeune bourgeois généreux qui appréciait sa chance, mais s'éveillait également au social, par l'Affaire Dreyfus, où « nos vingt ans ont trouvé leur grande école ». Engagement dans le mouvement des Universités Populaires et dans une « Union pour l'Action Morale »<sup>6</sup>. Beaucoup d'enthousiasme. Beaucoup d'illusions. C'est ainsi que va la vie et se forme la

jeunesse. Ne rien regretter. Aucune graine ne se perd – ou très peu ? On ne le sait pas.

### *BARREAUX ET COUVERCLES D'ALSACE*

Il convient en tout cas de reconnaître ce qui dans notre vie, notre enfance et notre adolescence surtout, nous a éveillé ; de reconnaître ceux – et celles – qui nous ont éveillé, sorti de notre état premier de confusion, sorti de nous-mêmes, donc élevé (littéralement élevé). Et reconnaître, double sens du mot, invite à rendre grâce. À dire merci. À ... papa, maman, grand-maman..., à tous les bons maîtres – et les bonnes maîtresses... - qui nous ont éveillé. Merci aux hasards. Merci à la vie qui est riche de hasards. Mais tout n'y est pas chances, coups de pouce et mouvement. Tous les accidents ne sont pas « initiateurs »<sup>7</sup>. Il y a des torpeurs, des routines, de l'inertie. De longs ennuis. De longs sommeils dont on ne se réveille pas toujours. Des existences engourdies qu'on ne quitte pas. L'existence en Alsace a été pour l'enfant Jean Schlumberger (et pour ses frères aussi, pense-t-il, de même que pour ses parents) une existence de chenille. Plutôt que d'un « éveil alsacien », il faudrait parler, à son propos, d'un sommeil alsacien ! Jusqu'à son départ de Guebwiller, à l'âge de quinze ans, pour échapper au service militaire dans l'armée impériale et éviter la nationalité allemande, l'Alsace a représenté pour lui plutôt une terre d'engourdissement et d'isolement où il lui semblait manquer d'air, de grand air. « Tout garçon qui a un peu de tempérament s' imagine être en prison dans sa petite ville natale ; il n'y voit que barreaux qui l'arrêtent, que couvercles sous lesquels il étouffe ».<sup>8</sup>

La situation politique de l'Alsace, annexée, n'explique pas tout. Il sentait l'isolement de sa famille, de ses parents et de lui-même, avec ses frères et sa sœur, à l'intérieur d'une caste industrielle qui vivait repliée sur elle-même, concentrée sur sa fortune et plus encore, sans doute, sur ses devoirs. En majorité protestante et francophone – et francophile – cette caste régnait au-dessus d'une population principalement catholique qui ne parlait bien que le « patois »<sup>9</sup>. Se trouvant de fait coupée de la culture française vivante et refusant par principe la culture allemande de l'envahisseur, elle était vouée à un ressassement intellectuel qui allait peser sur les jeunes générations et dont elles voudront se libérer. Des adolescents tempétueux (*stürmerisch*) et talentueux, de quelques années plus jeunes que Jean Schlumberger, mais c'est la même génération, comme René Schickele, Ernst Stadler, nés tous deux en 1883, et aussi Otto Flake, né en 1880, et le peintre Georges Ritzel, Alsaciens « de souche » et Allemands immigrés mêlés, fraternels, inventeront au tournant du siècle une idée neuve, celle d'une Alsace, ou l'alsacianité de l'esprit (*ein geistiges Elsässertum*). C'est en 1902 la significative aventure, si brève fût-elle, de la revue *Der Stürmer*, résolue à dépasser les nationalismes. Un peu avant eux, de quelques années leur aîné, Pierre Bucher, né à Guebwiller en 1869, un « enfant de Guebwiller » comme Jean Schlumberger, avait amorcé un combat culturel, et faut-il dire identitaire, au sein de la *Revue alsacienne illustrée*. Une action culturelle moderne, ambitieuse et frondeuse, était donc possible en Alsace. Mais Jean Schlumberger en était loin. Le destin devait prendre pour lui d'autres directions. Il avait été décidé « d'avance » au sein de la famille, que les garçons quitteraient l'Alsace à quinze ans, pour ne pas à porter l'uniforme allemand. Ils optaient ainsi pour la France et ne pourraient plus retourner en Alsace (sauf en cas d'événements familiaux, auquel cas il fallait demander à l'administration une autorisation spéciale, démarche toujours pénible et humiliante).

A Paris, la vie lui semblera « lumineuse »<sup>10</sup>, comparée à celle qu'il quittait. Au lycée Condorcet, son problème fut d'abord de faire ce qu'il appelait son « rétablissement » en français. Les débuts furent difficiles pour le jeune Alsacien qui sortait d'un collège allemand. Mais, à force d'émulation, il rejoignit bientôt le peloton de tête et à la fin de l'année arriva en deuxième sur soixante<sup>11</sup>. Sa sensibilité littéraire, son goût pour la belle langue classique, claire et précise (et ainsi sera son style tout au long de son œuvre) ont été éveillés par de « bons maîtres », pas très brillants et novateurs, mais consciencieux, honnêtes pédagogues. Exactement ce qui convenait aux besoins de ce garçon. C'était suffisant pour l'éblouir. Les deux années (rhétorique et philosophie) qu'il passa à Condorcet lui apparurent comme « un perpétuel lever de soleil<sup>12</sup> ». Heureux élève – et heureux professeurs !

Tout content d'être « délivré des lisières de l'Alsace »<sup>13</sup>, il n'appréciait pas bien sa chance, mais il la mesurera par la suite, d'avoir reçu ainsi, sous la pression de l'histoire, une solide culture bilingue que plus tard il saura faire fructifier à *La NRF* et dans le journalisme. Après un préceptorat suisse assez morne, selon ses souvenirs, les trois années passées au collège allemand en Alsace n'auront pas été du temps perdu. Il en tira une bonne connaissance du latin et du grec et une familiarité avec certains aspects au moins, même si c'étaient les plus pompeux, de la littérature germanique.<sup>14</sup>

## LITTERATURE ET LIBERTE

Comme de toute façon une carrière industrielle au sein de l'entreprise familiale lui était barrée, du fait de son départ pour la France, sa mère, une de Witt très pieuse, l'aurait bien vu devenir pasteur. Il ne voulut pas lui déplaire, n'ayant d'ailleurs lui-même pas d'idée nette sur son avenir. Il commença donc docilement des études de théologie à la Faculté de Paris, mais la foi partisane lui faisait défaut, minée qu'elle était déjà par l'enseignement de la philosophie au lycée et par des réflexions historiques des plus élémentaires. Il avait dès son enfance admiré les anciens Romains et les Grecs, l'intérêt pour leur civilisation lui permettait de s'évader de la grisaille de son milieu alsacien. Il avait trouvé chez eux cet « ailleurs » ou ces choses différentes dont les âmes ont besoin pour se détacher des chaînes natales. Et si les Grecs avaient développé une civilisation si considérable, précédant le christianisme, celui-ci ne pouvait plus passer à ses yeux pour un absolu. Il glissa discrètement et comme naturellement de la théologie à l'histoire des religions, puis à l'histoire générale, élément de la culture générale que l'humanisme suffisait à fonder et à structurer.

Porté par cette culture, il s'était essayé non moins naturellement à écrire quelques poèmes, dans le sillage d'Heredia dont il fréquentait les « dimanches », et avait publié quelques recensions et des extraits de son journal de voyage en Galilée. « Balbutiements »<sup>15</sup>. C'est la rencontre d'André Gide qui va l'éveiller vraiment, non pas à la littérature même, qu'il connaissait et désirait déjà, mais à quelque chose comme la vie littéraire, la vie dévolue à la littérature, la littérature en tant que mode de vie, sacerdoce, religion en somme. Moyen de ne pas être asservi à ce monde. Moyen de se soustraire à la bourgeoisie, d'où l'on vient, et de

vivre une vie autre. Sous une forme tout de même laborieuse et finalement sage, qui deviendra institutionnelle, ce sera pour Jean Schlumberger l'entreprise - l'église – de la *NRF*. Le travail d'une « équipe <sup>16</sup> », autrement dit d'une communauté, fragile, fluctuante, en proie à de nombreuses dissensions et défections, comme toute communauté et néanmoins durable, tenant le coup, maintenant le cap de la pure littérature.

L'histoire de Jean Schlumberger, c'est l'histoire de son émancipation progressive par rapport à ses origines, au traçage social du destin, et cette émancipation, c'est dans la littérature qu'elle a eu lieu. Dans l'élément spirituel, socio-spirituel de la littérature. Le descendant d'une dynastie industrielle s'est dévergondé là (sorti là des gonds de sa caste). Aux yeux de son grand-père Jean, la publication de livres où l'auteur parlait de soi frôlait la prostitution <sup>17</sup> ! Le personnage de ce grand-père, conseiller général de Guebwiller de 1873 à 1906 et président du Landesausschuss (la « petite » <sup>18</sup> chambre des députés alsaciens) jusqu'en 1903, est dépeint dans *Eveils* d'une manière assez féroce. Il a pourtant joué un rôle important dans l'histoire du pays, à un moment difficile où l'Alsace annexée risquait d'être démembrée et incorporée au Land de Bade, pour sa partie sud, et pour l'autre au Palatinat. Le portrait qu'en livre son petit-fils, qui en avait reçu le prénom, n'est peut-être pas des plus objectifs, malgré avec le recul il parvient à une compréhension au moins politique. C'est qu'à soixante-dix ans encore, au moment où il rédigeait des chapitres d'*Eveils*, ce grand-père paternel continuait à représenter pour lui les pesanteurs alsaciennes, l'enfermement alsacien, tout ce dont précisément il lui avait fallu se dégager pour gagner sa liberté, son propre destin. Il persistait à la regarder de ses yeux sévères d'enfant qui répétaient le regard de sa mère, une de Witt, petite-fille de Guizot. Et le monde des grands-parents de Witt, au Val-Richer, dans la Calvados, où les jeunes Schlumberger passaient chaque année leurs vacances, était tellement plus rayonnant et plus chaleureux que la vie de contraintes, de prudence et de routine qu'ils subissaient en Alsace. Entre la famille alsacienne du côté paternel, si austère, puritaine, et la famille normande du côté maternel, qui cultivait les belles-lettres et vivait dans un aimable désordre, le cœur des enfants ne balançait pas. De là ce tropisme normand (et non alsacien) si fort chez Jean Schlumberger qui séjournera souvent au Val-Richer et s'installera plus tard, avec son épouse, dans la vieille ferme de Braffy que son père lui avait cédée et qu'il fit aménager à sa convenance. En 1964, le conseil municipal de Bonneboscq avait envisagé de le consacrer sur une plaque « écrivain normand d'une renommée mondiale. *In extremis*, il réussit à écarter cette « catastrophe ». <sup>19</sup> Il se voulait et il était écrivain français. Il ne pouvait tolérer qu'on le rabatte sur une province. Quoi qu'il en soit, il aurait peut-être été moins faux de parler dans son cas d'un éveil normand que d'un « éveil alsacien » !

### *MISSIONNAIRE DE LA CULTURE FRANÇAISE EN ALSACE*

Attaché à la terre normande, il avait pourtant, disait-il, gardé « de sa première éducation au bord de la plaine qui va vers le Rhin » (on remarquera la justesse de cette localisation géographique, il n'a pas simplement écrit : au bord du Rhin) « une orientation d'esprit et une conception de la culture qui n'ont rien de commun avec le génie des provinces de l'ouest » <sup>20</sup>. Bien qu'élevé dans un esprit de francophilie qui impliquait alors une dose de... franche germanophobie, son enfance alsacienne l'a tout de même « éveillé » et durablement pour la vie, à la culture allemande et sensibilisé au problème des frontières. Le romancier a le plus

souvent situé l'action de ses personnages dans les pays normands, mais l'essayiste, le journaliste a beaucoup écrit sur l'Alsace et pour l'Alsace. Après la Première Guerre Mondiale, de 1921 à 1923 nous apprend la biographie<sup>21</sup> il collabora régulièrement à *l'Alsace française* pour y présenter les « grands » écrivains français contemporains. Le premier article, en janvier 1921, est consacré à André Gide. A tout seigneur, tout honneur ! Les deux suivants à Georges Duhamel et à Marcel Proust. Le quatrième, publié d'abord à *la RNF* parle du docteur Pierre Bucher qui venait de mourir. Le dernier article, qui paraît le 14 juillet 1923, présente Roger Martin du Gard. En août 1922, c'est le « Quartier latin » qu'il avait présenté aux lecteurs (touristes?) de *l'Alsace française*.

On voit bien qu'il s'agissait pour lui de remplir une sorte de mission pédagogique, rien moins que civilisatrice, en terre alsacienne : faire découvrir les trésors de la culture française à un public alsacien qui coupé de la France pendant près d'un demi-siècle avait sur ce plan-là tout à réapprendre. Jean Schlumberger donc en missionnaire ou ambassadeur de la littérature française dans les provinces recouvrées.

### *MISSIONNAIRE DE L'ALSACE EUROPEENNE A PARIS*

Il admettra plus tard, instruit par l'histoire, qu'il avait eu des préventions. Du mal à « surmonter une assez vive rancune nationale »<sup>22</sup>. Il comprendra que la catastrophe du nazisme est sortie du mauvais traité signé à Versailles. Il se rendra compte des erreurs et maladroites (pour le moins) de la politique de centralisation et d'uniformisation française en Alsace, pendant les années vingt, et il dira son estime pour le comte Jean de Pange, défenseur des autonomistes alsaciens lors du procès intenté contre eux par Poincaré. Il se reprochera de n'en avoir pas à l'époque soupçonné la vraie signification.<sup>23</sup> C'est tout de suite après la Deuxième Guerre mondiale qu'il écrira sur l'Alsace ses pages les plus belles, les plus lucides, les plus « éveillées ». Il vit qu'il fallait enfin placer le sort de l'Alsace dans une perspective européenne. Il n'était pas tellement question d'acculturer ces « pauvres » Alsaciens, mais sa mission consistait maintenant à combattre les nouvelles tentations de protectionnisme, d'assimilationnisme, de paternalisme qui déjà, dès septembre 1944, commençaient à poindre, « à l'idée de récupérer nos provinces perdues »<sup>24</sup>. Il fallait essayer de faire comprendre au public français (qui lisait *Le Figaro*!) que Strasbourg par exemple, « n'est pas à nous, mais avec nous »<sup>25</sup> et que nous y rentrerons avec une dette (« envers un peuple fier qui a eu tant de mal à défendre sa personnalité »), et non avec des droits. Il faut dire à ce peuple (alsacien !) qu'il peut, qu'il va ressusciter<sup>26</sup>. « En bien des points, l'Alsace, enrichie d'expériences particulières, peut apporter à la France autant qu'elle doit recevoir. Ce qu'elle ne peut pas c'est devenir, comme tant d'autres de nos provinces, une simple donneuse de sang pour Paris ».<sup>27</sup>

Cela vaudrait la peine de réunir les différents articles que Jean Schlumberger a consacrés à la question alsacienne, à la culture alsacienne et à la souffrance alsacienne. Depuis un texte de 1939 sur René Schickele, « Les auteurs aux carrefours des langues », jusqu'aux cinq articles, en 1953, sur « Le procès des Alsaciens d'Oradour » et jusqu'à l'appel de 1957 : « Strasbourg doit rester la capitale de l'Europe ». L'édition peut-être régionale de ces textes viendrait enrichir les « Humanités alsaciennes ». Car nous aurons toujours besoin de réécouter les humanistes, les anciens et les modernes, et de retremper notre foi dans la littérature, notre foi

« philologique ». La vie même de Jean Schlumberger et son œuvre nous apportent pour cela un exemple précieux qu'il nous revient aujourd'hui de faire mieux connaître. C'est dans nos cordes, dirais-je – nos cordes universitaires !... et c'est notre devoir d'intellectuel, d'humaniste justement. Notre devoir est fidèle.

Jean-Paul Sorg  
(Mulhouse)

- 1 *Eveils*, Gallimard, 1950.
- 2 Titre du chapitre VII d'*Eveils*, p. 100 à 112.
- 3 Cf. *Notes sur la vie littéraire*, Gallimard, 1999, p. 320, note 2
- 4 *Eveils*, op. cit., p. 107
- 5 *Ibid*, p. 110
- 6 Cf. *ibid.* p. 125-133, pour les Universités populaires, et p. 111, pour « L'Action Morale ».
- 7 *Ibid.* p. 111 : « Puisque je recherche la part des accidents initiateurs »...
- 8 Cf. « Une bourgeoisie qui a bonne conscience », préface de Jean Schlumberger à *La Bourgeoisie alsacienne*, ouvrage collectif de la Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est, paru chez Istra, Strasbourg, 1967 (première édition en 1954).
- 9 « Caste d'autant plus fermée que, presque toute protestante, elle régnait sur une population catholique. » Les dames n'y savent que le français, ce qui d'emblée les isole d'une population où l'on ne parle que patois » (*ibid.*, p. 9-10 et p. 13).
- 10 Cf. Introduction à « L'Alsace européenne », *Oeuvres*, VII, p. 99.
- 11 Cf. *Éveils*, op. cit., p. 90-91
- 12 *Ibid.*, p. 89
- 13 *Ibid.*, p. 93
- 14 *Ibid.*, p. 25 : « J'allais oublier le Niebelungenlied, qui nous occupa pendant des jours et des jours. En dehors des matières universellement enseignées, c'est là sans doute la seule petite graine de chez eux que mes maîtres prussiens aient fait lever en moi : le goût des vieilles épopées. »
- 15 Titre du dixième chapitre d'*Éveils*, p. 134-141.
- 16 « L'équipe », chapitre quinzième d'*Éveils*, p. 196-223.
- 17 « La publication de mon premier livre (*Le Mur de verre*) mit le comble à ma défaveur... Le seul fait de voir le respectable nom de sa famille livré aux journalistes lui semblait frôler la prostitution. » (*Ibid.*, p. 41)
- 18 Ainsi l'appelle Jean Schlumberger, cf. *Éveils*, p. 15
- 19 Cf. *Notes sur la vie littéraire*, p. 373, à la date du 18 septembre 1964.
- 20 *Oeuvres*, VII, p. 128
- 21 La remarquable bibliographie de Pascal Mercier, dans *Notes sur la vie littéraire*, p. 384-442.
- 22 *Oeuvres*, VII, p. 99
- 23 Cf. *Oeuvres*, VII, p. 103, introduction à la reprise de l'article sur Jean de Pange.
- 24 *Ibid.*
- 25 « Non pas à nous, mais avec nous », titre d'un article paru dans *Le Figaro* du 27 septembre 1944.
- 26 « Un peuple va ressusciter », article paru dans *Témoignage chrétien*, 30 mars 1945.
- 27 *Oeuvres*, VII, p. 100